

Antoine Blondin

Un singe en hiver

La Table Ronde

© *Éditions de la Table Ronde, 1959.*

« — Il est si jeune.

Quentin acquiesça. Pourtant, il savait que Gabriel Fouquet n'était pas si jeune : trente-cinq ans. Les yeux frisés, les cheveux bouclés, le col ouvert, une harmonie hésitante dans les gestes, allégeaient cette silhouette fragile et un peu inachevée... »

Personne ne saurait mieux peindre Antoine Blondin qu'il l'a fait lui-même dans ces quelques lignes d'Un singe en hiver. Le personnage de Gabriel Fouquet lui ressemble comme un frère.

Antoine Blondin est né à Paris, au printemps 1922. Il a fait ses études au lycée Louis-le-Grand et obtint le deuxième accessit au concours général de philosophie. Il est licencié ès lettres. Sa mère est la poétesse Germaine Blondin.

Pendant la guerre, Antoine Blondin est envoyé au S.T.O. qui lui inspire L'Europe buissonnière. Chaque année, il devient compagnon du Tour de France et suit la grande course cycliste pour un journal sportif. Il émaille cette épopée de ses calembours inimitables. Mais sa vraie passion, c'est le football.

Il y a une légende Antoine Blondin : c'est le nonchalant que son éditeur doit enfermer pour lui faire terminer ses livres. Le noctambule qui découvre, chaque nuit, une métaphysique dans la machine à sous d'un bar-tabac de la rue du Bac. Nul ne sait mieux provoquer l'amitié que ce danseur de corde, toujours en équilibre instable entre le malheur d'exister et le bonheur d'écrire.

Son roman donne la même impression qu'une partition de Schubert. Le chant célèbre l'amitié. L'accompagnement exprime la solitude et le désespoir.

Quentin, qui a fait les campagnes de Chine, est hôtelier dans une petite plage normande. Jadis, il était un fier ivrogne. Mais, au débarquement, il a fait le vœu, si sa maison et sa femme étaient épargnées, de ne plus toucher un verre.

Un hiver, tandis que l'hôtel sommeille, un client se présente. Gabriel Fouquet. C'est l'archange de l'alcoolisme qui débarque chez Quentin le repentii.

Fouquet est seul. Il a divorcé. Son amie vient de le quitter. Il est venu se réfugier dans cette station parce que sa fille, Marie, une adolescente de treize ans, y est pensionnaire. De loin, comme un voleur, il guette ses jeux, ses promenades.

Les hôteliers devinent à moitié ses secrets, se prennent pour lui d'une affection qu'ils ne peuvent réprimer. Par amitié, Quentin trahira son vœu. Les deux hommes prendront une cuitte mémorable. Puis Fouquet repartira, plus seul que jamais.

Ainsi, en Chine, l'hiver, des singes égarés se réfugient dans les villes. Quand ils sont assez nombreux, on chauffe un train pour eux, et on les renvoie vers leurs forêts natales.

Antoine Blondin est mort en 1991.

CHAPITRE I

Une nuit sur deux, Quentin Albert descendait le Yang-tsé-kiang dans son lit-bateau : trois mille kilomètres jusqu'à l'estuaire, vingt-six jours de rivière quand on ne rencontrait pas les pirates, double ration d'alcool de riz si l'équipage indigène négligeait de se mutiner. Autant dire qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Déjà la décrue du fleuve s'annonçait aux niveaux d'eau établis par les Européens sur les parois rocheuses ; d'une heure à l'autre, l'embarcation risquait de se trouver fichée dans le limon comme l'arche de Noé sur le mont Ararat. Quentin se complaisait à cette péripétie qui lui permettait de donner sa mesure : sans tergiverser, il s'enfonçait à l'intérieur des terres pour négocier l'achat d'un train de buffles et soudoyer des haleurs, qu'il payait en dollars mexicains d'un change plus avantageux que celui de la sapèque. Les tractations n'allaient jamais sans subtilités, car les Jaunes exigeaient d'être rémunérés au préalable. C'était l'instant raffiné où Quentin, seul Français parmi des milliers de Chinois cupides et fourbes, leur

opposait sa propre impassibilité, qu'on n'eût pas attendue d'un fusilier marin de cet âge. Un sourire aux lèvres, il déchirait en deux les billets de banque du gouvernement, ce qui les rendait inutilisables, et n'en concédait qu'une moitié au chef de chantier, se réservant de lui remettre la seconde lorsque le travail serait accompli. L'Asiatique s'inclinait en connaisseur devant ce trait d'ingéniosité qui coupait l'herbe sous les crocs-en-jambe. Et la navigation reprenait son cours sur l'oreiller, doucement d'abord afin d'éviter les cadavres à la dérive de certains buffles qu'on avait dû faire entrer dans l'eau jusqu'aux cornes. M^{me} Quentin ne s'était même pas réveillée.

Parfois, on croisait une jonque des factoreries chargée de peaux de yaks qu'on amenait du Tibet pour en extraire le musc, parfois aussi des sampans débordant d'excréments humains, cotés au poids de l'or à la Bourse aux engrais de Tchoung-king, plus rarement la canonnière britannique déléguée par les cinq nations concessionnaires pour garantir ce trafic compromis par des riverains versatiles. Il arrivait qu'on rasât un village, ou plusieurs. La lueur des incendies où s'abîmaient les paillotes se confondait alors avec le reflet des zèbres flamboyants que les phares des voitures, filant vers Paris, faisaient cavalier par intermittence sur les murs de la chambre. Quentin ouvrait les yeux, écoutait le battement ordonné de l'horloge au cœur de l'hôtel, reconnaissait avec indifférence que la soixantaine avait sonné. Autour de lui, c'était l'automne. Son « blanc » de quartier-maître,

tenue tropicale, était trempé de sueur comme aux plus beaux jours de la saison des pluies. Il se levait pesamment, changeait de chemise de nuit dans l'obscurité et piochait à tâtons dans un pochon de bonbons glissé sous son traversin, en essayant de dépister ceux à l'anis qu'il n'aimait pas, peut-être parce qu'ils ressuscitaient encore la saveur du pastis.

M. Quentin avait commencé à sucer des bonbons peu après qu'il eut décidé de cesser de boire. Un lundi de Pentecôte, un client de passage lui enseigna ce dérivatif. Il le remercia en lui offrant un verre. Car ce client-là continuait de picoler, comme presque tous ceux du Stella, et c'est ce qui élevait le prix de la conversion de Quentin, surtout dans les débuts où il lui fallait se cramponner à son bureau de la réception quand l'apéritif ramenait les hommes au café de l'hôtel.

— Albert, je te prie, j'ai besoin de toi aux cuisines.

Le visage providentiel de Suzanne Quentin apparaissait sur le seuil de l'office. Le sacrifice consenti par son mari l'embellissait. Cette âme fondante avait dû prendre de son côté quelque résolution. Elle était passée de la résignation à l'espérance sans condition. Dans son idée, le ménage était en voie de refaire sa vie. Le monde ignorait à quel point elle se sentait disponible, sauf pour l'irréparable enfant qu'à deux reprises elle n'avait su achever.

— Laisse, mon petit, ça va. J'ai à travailler.

Albert Quentin penchait vers son épouse sa lourde face veinée de bleu : ils se comprenaient, savaient que

l'alerte était chaude. Ils évitaient d'en parler, comme de toute chose, et l'on continuait d'ouvrir une bouteille de vin sur la table, dans la minuscule salle à manger qu'ils s'étaient ménagée à côté de la lingerie. A la fin de la semaine, les bonnes la vidaient en compagnie de leurs amoureux, solides gaillards pour qui ces problèmes ne se posaient pas.

Suzanne avait eu la sagesse de ne jamais rien démontrer, ni exiger. Quentin n'aurait pas admis de se faire l'esclave d'une cure de désintoxication ou d'un caprice de femme. A l'époque, ses colères étaient redoutées dans la région et il flanquait volontiers les gens à la porte. Le reste du temps, il présentait une ivresse impénétrable, l'œil tourné en veilleuse sur une épaisse rumination intérieure. Ses compagnons prétendaient qu'il était soûl debout. Quentin, en effet, était un homme debout ; c'est pourquoi, un soir, sans raison apparente, il avait déclaré : « Je m'arrête. » Plus que l'esprit de gageure, le respect envers soi-même, sa parole, avaient contribué à l'affermir dans les premiers jours. Ce n'est que par la suite, très tard, qu'il avait pris des remèdes en cachette.

Les nuits qu'il ne descendait pas le Yang-tsé-kiang, Quentin se revoyait couché à plat ventre dans un herbage de la côte normande, la tête appuyée contre l'argenterie, marquée H.S., de l'hôtel Stella. De souples fusées vénéneuses se balançaient au-dessus des troupes allemandes qui abandonnaient les bains de mer. Le feu roulait dans le ciel, l'ombre s'émouvait

sur la terre. Au flanc des étables, des chars d'assaut froissaient leurs litières ; des projecteurs s'allumaient en jets de poignards, à hauteur d'homme ; quatre soldats décoiffés apparaissaient cloués au mur calciné contre lequel ils se déboutonnaient ingénument, le nez sur le torchis, au coude à coude, comme des otages. Au loin, vers le rivage, les perles de la Manche se retournaient l'une après l'autre dans leurs écrins fumants. Quentin, blotti sous un pommier, souffrait de se taire.

Ces images illustraient un tournant de sa vie, l'option à laquelle la guerre en son crépuscule l'avait contraint, sans crier gare. Elle avait mis longtemps à le rejoindre, cette guerre fardée de jeunesse qu'il appelait sous la couette, dès que Suzanne avait tourné le dos. Et voilà qu'elle était venue, toute pourrie, rôder autour de lui, le provoquer, le désigner à l'impuissance. Quand on s'est bien mis dans la tête que ce sont les putains qui nous choisissent, l'existence n'est pas simplifiée pour autant. Au lendemain du débarquement, l'ennemi avait ordonné l'évacuation totale de Tigreville. L'hôtel Stella, transformé en bastringue par l'occupation, se changea en blockhaus sans qu'Albert eût à intervenir. Pour sa grande gueule, soumise à rude épreuve durant quatre années, ce fut le coup de grâce. Il refusa d'accompagner sa femme, repliée sur Lisieux avec deux malles et les papiers de famille, demeura seul à la limite de la zone interdite, énorme sous le cataclysme. Du matin au soir on le voyait tituber entre les gravats, affublé d'un casque colonial

dont il s'autorisait pour gravir son perron et traiter en marmitons les sentinelles, ses anciens clients. Au couchant délicieusement nomade, il se réfugiait dans une ferme désertée, serrant dans un balluchon de trimardeur les trésors qu'il s'employait à distraire au désastre imminent. Hautes, désolées, les campagnes attendaient. Pas longtemps. Les nuits, modestes, s'ingéniaient à raccourcir pour laisser toute la scène aux journées historiques. Bientôt l'aube déployait ses filets. Étendu dans la luzerne, Albert s'amusait à dénombrer les merveilles piégées aux nasses du sommeil : amants encore tièdes, comestibles si l'on prend soin d'enlever le cœur : ivrognes dont les escalopes ont beaucoup macéré dans les marinades aromatiques ; célibataires sur canapés odieux aux blanchisseuses. Ces grappes de noyés, à peine moins réels que ceux que la marée alignait sur la grève, remontaient à la surface de sa mémoire et il les accueillait avec des mots oubliés. L'homme est un lent et patient plongeur. Pour la première fois depuis son service militaire, la belle étoile lui était rendue, comme en Chine.

Mieux, le 13 juillet 1944, une conjuration de projectiles s'assembla sur Tigreville, enjeu dérisoire. Des villas qui n'avaient pas vu le soleil depuis l'impératrice Eugénie s'ouvraient comme des maisons de poupées au soleil de minuit ; le clocher fendu en deux découpait sur l'horizon une silhouette de plongeur ; le casino de pacotille sautait à tout-va. Dans le brouillard sulfureux qui enveloppait la falaise, Quentin devina que l'œuvre de sa vie étroite menaçait de

s'écrouler, et avec elle le bavardage et l'écœurement des jours. L'oiseau de l'avenir, malheureux dans sa cage, se reprit à chanter sur la plus haute note. La déchirure allègre et poignante d'un divorce s'installa chez Albert. Ce qu'il n'avait pas eu l'audace ou le dégoût d'entreprendre, boucler son sac, claquer des portes, lui dont le métier profond était de maintenir la sienne ouverte, la bataille était en train de le prendre à sa charge. Là-bas, des comparses se massacraient pour rectifier son destin. La vieille guerre crochue adoptait enfin ce visage magique où un coup de canon, comme un coup de baguette, change les citrouilles en carrosses et en charrettes à bras. Le bel oiseau de l'avenir s'en donnait à cœur joie.

Pourtant, Quentin se sentait peu enclin aux galiottes, surtout en société. Ce que l'aventure laissait présager de comparutions devant les tribunaux intimes, tous ces jurys quotidiens qui vous voient venir, la vanité en lui de cette grande espérance d'entreprendre si noble chez l'adolescent, l'accablèrent brutalement. Jadis, la République lui avait offert sa part de tropiques, de saké, de congayes. Bon. Mais quand on s'en remet à la R.A.F. ou à la Luftwaffe du soin de briser des chaînes de trente ans, c'est qu'on est fait pour elles. Vers trois heures du matin, comme il évoquait Suzanne en exil, assise sur ses valises, au pied d'une basilique, victime désignée pour les soupes populaires, la perspective de s'en aller sur les chemins avec cette innocente lui parut atroce. Les événements semblaient décidés à ne pas le consulter ; il avait trop

peu d'arguments à jeter sur le tapis, sauf à offrir en holocauste le jardin farouche de l'ivresse, ces arpents tourmentés où il avait sa tanière. Il n'hésita pas à jouer son royaume en l'éclair d'un instant : « Si je rentre dans mon hôtel, si Suzanne à la tombée du jour rallume l'enseigne, qui est notre signe de vie, si un voyageur attiré par cette veilleuse me demande sa clef, jamais plus je ne toucherai à un verre, jamais plus!... » Le nom de Dieu invoqué sur ce serment d'ivrogne s'était perdu dans le fracas du bombardement, à travers lequel Quentin, la figure enfouie sous son bataclan, écoutait passionnément bruire contre son oreille le pouls métallique des petites cuillers.

A quelque temps de là, chassé par les combats de fossés en chemins creux, il décréta qu'il ne céderait plus un mètre de terrain devant cette adversité innommable qui l'éloignait de chez lui. Une accalmie se dessinant, il se posta sur le bord de la route pour faire de l'auto-stop, ainsi qu'il en avait usé durant les dernières années. Le véhicule qui se présenta, une chenillette anglaise pour changer, accepta de le prendre à bord. Revenant à Tigreville dans cet équipage, il en fut considéré longtemps comme le libérateur. Or, Quentin, du plus loin qu'il l'aperçut, n'ignora plus que cette maison reconquise sur le sort serait sa prison. Il n'était pas homme à exercer de nouveaux chantages sur Dieu : ce libérateur, ligoté par son serment, devint un captif.

L'hôtel, à égale distance de la plage et de la gare, avait peu souffert. Les grilles d'enceinte sur la place

étaient défoncées, la façade écornée, le toit crevé ; on retrouvait des éclats d'obus dans les soupentes, dix kilos de vitres jonchaient la cour où un Canadien et un jeune marronnier s'enchevêtraient dans la mort. Mais les murs trapus ne bronchaient pas, ce qui restait du mobilier pouvait garnir trois chambres, la tuyauterie, pierre d'achoppement suprême, fonctionnait implacablement. Quand elle débarqua de Lisieux, Suzanne, avec un bon sourire, dit : « C'est comme pour les personnes, il faut avoir failli les perdre pour mieux les apprécier. » Quentin, furieux, se mit à la tâche. La saison suivante, il faisait la réouverture et tenait sa promesse : à jamais l'odeur de la lavande régnerait sur ses matinées ; ce serait le bonheur rangé dans quelque armoire.

Dix ans plus tard, sa soif calmée, son ventre épanoui, toutes choses bues et ressassées, il ne regrettait plus rien.

Les affaires du restaurant ne marchaient pas mal. En dehors des mois d'été, où il souffrait de la comparaison avec les hôtels des stations voisines, le Stella, ouvert en permanence, offrait une étape éventuelle sur la route de Paris. Les Quentin avaient renouvelé leur personnel : une cuisinière et deux petites bonnes, presque des enfants, dont les éclats de rire faisaient trembler la verrerie. Ainsi Suzanne demeurait-elle le seul témoin des anciens jours. Aucune légende n'obligeait plus Quentin ; il passait maintenant le meilleur des heures dans le vestibule, derrière son comptoir, à regarder tourner les vents.

Les voyageurs prenaient pour le masque de l'hébétude ce visage crépusculaire, apaisé et cramoisi.

En revanche, le café avait périclité depuis qu'il n'y mettait plus les pieds. Ceux du pays préféraient aller boire dans des bistrots de moindre apparence où le patron, par bonne fortune, risquait de remettre la tournée. Les étrangers, inspirés par l'instinct grégaire des buveurs, flairaient sur le seuil l'abandon de la galère et emboîtaient le pas à la migration. Le bar était devenu une nécropole de bouteilles factices chantant des boissons périmées, dominée par une pompeuse caisse de bois verni venue d'une brasserie du boulevard de Strasbourg, sorte de chaire pour une institutrice plantureuse où M^{me} Quentin avait accompli ses classes de caissière en 1921, quand elle n'était encore que fiancée à un quartier-maître d'Extrême-Orient, qu'elle imaginait sous les traits de Pierre Loti, et confiait au Transsibérien des mots d'amour que les cosaques de Wrangel interceptaient.

Quentin avait choisi de faire son service militaire dans les environs de Tchoung-king, au poste le plus éloigné que la métropole eût établi en terre étrangère. Le traité de 1905, mettant fin à la guerre des Boxers, avait déterminé la persistance d'une garnison d'une demi-douzaine d'hommes sur les bords du Yang-tsé-kiang, véritable alluvion égarée par l'Histoire. Fou d'exotisme, curieux de toutes les formes que revêt le dépaysement, Albert avait beaucoup appris de la nature et des êtres. Mais ce précieux bagage ne lui avait servi à rien : sinon à alimenter un songe qui

descendait un fleuve. Encore ne parvenait-il plus à pousser sa chimère jusqu'à Changhaï, depuis qu'il était sobre et s'adonnait aux sucreries. Chaque nuit l'enlisait davantage dans une rêverie plate où il se perdait dans des détails de navigation, ratiocinait à plaisir sur des conflits d'escale, différait sans cesse le terme de son voyage, comme s'il redoutait d'affronter l'échéance des bordées tirées dans la concession internationale, d'y constater qu'il était désormais privé du génie nécessaire pour se dissimuler qu'au-delà de Changhaï il n'y avait plus que du vide, un long sommeil de trente ans.

Suzanne mastiqua un gémissement et se tourna vers son mari avec une gravité domestique qui émut Quentin.

— Tu croques, bonhomme, murmura-t-elle.

Autrefois, ces craquements sournois, cette déglutition satisfaite, l'agaçaient, comme au dortoir, beaucoup plus tôt, les ruminations à bouche cousue des autres filles. Maintenant, quand elle y prêtait attention, elle en tirait du réconfort : la nuit continuait de conspirer à la douceur des jours. Albert, surpris, avala son bonbon.

— Tu devrais dormir, dit-il, il est minuit passé.

— Je dors... M. Fouquet est-il rentré ?

— Je l'ignore, grogna-t-il. Cela ne nous regarde pas.

Le plus bête, c'est qu'il y pensait lui aussi, non seulement parce que Fouquet était, ce soir-là, l'hôte

unique du Stella mais pour d'autres raisons encore imprécises qu'il évitait de démêler, qu'il ne démêlerait peut-être jamais si ce garçon, demain, demandait sa note et l'horaire des trains, pirouette fréquente chez les clients, au moment précis où l'on commençait à s'installer dans la sympathie ou l'aversion à leur endroit. Quentin, dont le comportement ordinaire était d'un sourd-muet, était toujours prévenu à la dernière minute. Parfois même les gens, comme poussés par un caprice, s'en allaient sans qu'il les eût revus. On aérail les chambres pour chasser tout souvenir et il apprenait qu'il y avait eu un départ aux flots de draperies blanches qui demeuraient une matinée entière dans l'encadrement de la fenêtre, réplique des tentures noires qui signalent les enterrements. La relève des visages se traduisait d'abord par une relève des habitudes, qui transformait le thé complet en café nature, la bouteille de beaujolais en quart d'eau de Vichy, le réveil à sept heures en réveil à neuf, la grillade saignante en escalope panée. Ensuite, si le loisir s'en présentait, on distinguait des différences entre les caractères, beaucoup moins accusées. L'ordre des préoccupations à Tigreville était sensiblement le même pour tout le monde : les estivants s'enquéraient du beau temps qui se confondait dans leur esprit avec la santé de la planète ; les représentants en produits industriels jaugeaient la richesse de la région et appelaient l'argent sur la terre à coups de libations ; les enfants s'inquiétaient de la pêche à la crevette avec une frénésie qui s'apparentait à l'obses-

sion d'amour. La santé, l'argent, l'amour sont des prétentions trop courantes. Retranché derrière son pupitre, Quentin voyait l'humanité sous la forme d'un troupeau interchangeable, dont les individus ne tiraient leur singularité que des manies les plus futiles. Mais lorsque Fouquet avait débarqué, la chambre 8 s'était mise soudain à vivre d'une existence particulière, comme en marge du reste de l'hôtel ; elle était devenue la chambre de M. Fouquet ; peut-être continuerait-on de la nommer ainsi l'hiver durant, lorsqu'il serait parti, et qu'on n'attendrait plus rien.

— Tu lui as donné la clef du jardin ? reprit Suzanne.

— Oui. Il se débrouillera.

— Est-ce lui qui l'a réclamée ?

— C'est moi qui la lui ai proposée, dit-il après une hésitation. L'autre soir, à ce qu'il paraît, il a été obligé d'escalader la grille. Il risque de se blesser et les embêtements retomberont sur nous.

— Il est si jeune, dit Suzanne.

Quentin acquiesça. Pourtant, il savait que Gabriel Fouquet n'était pas si jeune : trente-cinq ans. Les yeux frisés, les cheveux bouclés, le col ouvert, une harmonie hésitante dans les gestes, allégeaient cette silhouette fragile et un peu inachevée. Son passeport continuait d'indiquer la qualité d'étudiant, mais à la manière d'une pendule arrêtée, et sa fiche de séjour ajoutait que, venant de Paris, il n'allait nulle part. Était-ce la jeunesse que de n'aller nulle part ?

— Ça va faire combien de temps qu'il est ici ?

— Trois semaines aujourd'hui, répondit scrupuleusement Quentin de cette voix grave et neutre qui était la sienne, depuis que la précision s'exprimait seule dans ses propos.

— C'est de la folie ! fit Suzanne.

Bien qu'elle fût née dans le pays, elle ne concevait pas qu'on s'installât à Tigreville en dehors de la saison, même alors cette plage n'offrait-elle qu'un charme difficile, coiffée par ses villas chancelantes, envahie de sables ingrats, soumise à la surveillance d'un bourg âpre et retardataire. A la fin du mois d'août, les derniers touristes remettaient leurs cravates, cortège falot qu'on flattait jusqu'au tournant de la route en le méprisant, et l'on ne voyait plus guère passer que des repas de familles ahuries, parachutées par les guides bleus, des notables des environs tout fumants de leurs chasses et de joyeux commis voyageurs qu'on entendait claquer des dents. Fouquet était arrivé le 1^{er} octobre, l'air découragé. Il ne portait pas de bagages et avait payé d'avance la pension de vingt-quatre heures. On s'attendait chaque jour à le voir disparaître mais il demeurait là, ayant contracté suffisamment d'habitudes pour qu'on finisse en retour par s'habituer à lui. En cette période, où les gens ne séjournaient pas, le Stella ne servait plus qu'un repas uniforme pour éviter le gâchis ; les passants le trouvaient excellent, n'ayant en général à le subir qu'une fois. Ce jeune homme impassible s'atablant pour un quatorzième déjeuner de moules à la crème et de sole Papin, Quentin avait suggéré qu'on introduisît des

variantes dans l'ordinaire de Fouquet. Ainsi bénéficiait-il désormais des petites côtelettes de l'office. Il était entré dans la famille sans s'en apercevoir.

Suzanne entend encore l'embrayage du taxi qui l'a amené de Deauville et s'en est retourné à vide vers le front de mer. Elle a suivi le bruit du moteur jusqu'au tournant du boulevard Aristide-Chany, ourlé à cette époque de l'année par l'écume de la grande marée. Au moment où tout allait à nouveau se recroqueviller dans le silence, un coup de sonnette a retenti, chargé de sentiment, du moins l'imagine-t-elle aujourd'hui. Albert a levé les sourcils au-dessus de l'indicateur des chemins de fer où il préparait avec la minutie d'une expédition polaire le voyage qui le conduit, chaque Toussaint, en Picardie sur la tombe de ses parents. Les Quentin avaient fini de dîner depuis longtemps ; les fourneaux s'éteignaient ; la cuisinière était rentrée chez elle, dans la campagne, sans qu'on eût servi un seul couvert ; souvent elle se vexait. Il restait des soles pour le lendemain et c'était tant mieux, car les bateaux ne pourraient pas sortir. L'une des bonnes s'était retirée à l'annexe où elle assurait une permanence somnolente sur son édredon, l'autre se promenait avec le Polonais de la laiterie le long de la falaise, ou plutôt l'enlaçait dans un des anciens blockhaus de la côte des Mouettes puisqu'il pleuvait. Si l'hôtel avait été un petit château, une manière de « folie » construite pour un quartier-maître à la retraite et une fille de fermiers, les soirs n'auraient pas coulé autrement, douillets et repus. On avait sonné. Le châtelain s'est rendu dans

l'entrée où déjà un jeune homme s'excusait de le déranger si tard, expliquait qu'il avait manqué la correspondance à Deauville, attendait dans le désarroi qu'on le présentât à Suzanne venue se déranger au côté de son mari. Elle a trouvé qu'il avait le visage tendre et cabossé d'un ange repentî ; un bouton de sa veste de daim était décousu ; il ne portait pas d'alliance comme tous ces jeunes gens. Repentî de quoi, elle ne sait toujours pas. On lui a donné le n° 8 d'où l'on aperçoit, au loin, à travers un quinconce de clochetons délabrés, une toile d'acier verticale qui est la mer. Avant de monter, il a téléphoné longuement, cependant qu'Albert feignait de s'impatienter. Il faisait signe à Suzanne d'aller se coucher : « Va, tu vois bien qu'il en a pour un moment ! » Pourquoi a-t-elle éprouvé le sentiment qu'il essayait de l'écartier, d'accaparer le visiteur ? A cette heure-là, dans la posture d'intimité où ils avaient été surpris, Fouquet n'était plus un client, ils n'étaient plus des aubergistes mais un couple indulgent, ouvert sur les ténèbres pour l'amitié et pour l'accueil.

— Vous n'avez besoin de rien ?

Cette phrase banale, aumône de palier consentie distraitemment au voyageur, c'était à Suzanne de la prononcer. Venant de Quentin, elle a résonné avec une conviction inhabituelle à quoi le garçon a paru sensible. Engagé sur les marches, il a croisé le regard étrangement réveillé d'Albert, un regard sérieux et encourageant ; il a réfléchi avant de répondre qu'il ne croyait pas. Les autres répondaient toujours : « Non,

merci », machinalement, c'est sans doute ce qui l'a troublée pour la première fois chez M. Fouquet.

Il est resté enfermé dans sa chambre durant deux jours, se nourrissant de thé et de biscottes, puis il est redescendu un beau matin d'excellente humeur en appelant par son prénom Marie-Jo qui balayait devant la porte. Il avait commandé une telle quantité de journaux et de cigarettes que Suzanne, par politesse, s'est crue tenue de sortir de sa réserve : « Vous voulez donc soutenir un siège ? » Il a répondu : « Ne vous inquiétez pas. Il n'y a pas que les assassins qui épluchent la presse dans leur lit, il y a aussi les financiers et les auteurs dramatiques. Ce sont des individus dont la fortune est liée aux caprices de la société. Je ne joue pas en Bourse, je n'écris pas de pièce de théâtre, je n'ai tué personne, mais j'éprouve un sentiment déchirant pour une ville qui s'appelle Paris et je ne puis me passer de prendre de ses nouvelles. » D'ailleurs, l'état de siège n'a pas duré longtemps. M. Fouquet a fini par monter dans le bourg. Depuis lors, il sort pour des promenades fréquentes qui excitent la curiosité des indigènes, chatouillés à l'idée de se refermer sur un corps étranger au seuil de l'hiver. Il a reçu une valise par la gare, un mandat par la poste.

— Trois semaines ! remarqua Suzanne, on doit jaser en ville.

Quentin se dressa sur un coude :

— J'espère qu'on ne dit rien, car on n'a rien à dire.

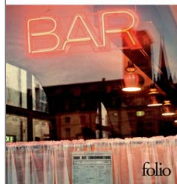
Antoine Blondin

Un singe en hiver

« Le chauffeur n'avait plus le loisir de ralentir... Immobile, le ventre à toucher le capot, les pieds joints, Fouquet enveloppa d'un mouvement caressant la carrosserie de la voiture qui filait contre lui ; un instant, il donna l'impression qu'il allait abandonner sa veste au flanc hérissé de l'auto, mais déjà celle-ci l'avait dépassé et, coinçant son vêtement sous son bras, il libéra sa main droite pour saluer à la ronde les spectateurs qui s'exclamaient diversement. "Ollé", dit-il... »

Prix Interallié

Antoine Blondin
Un singe en hiver



Un singe en hiver

Antoine Blondin

Couverture : Photo © Harry Gruyaert /
Magnum (détail).

Cette édition électronique du livre
Un singe en hiver d'Antoine Blondin
a été réalisée le 29 septembre 2020
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070363599 - Numéro d'édition : 362140).

Code Sodis : – ISBN : 9782072931208

Numéro d'édition : 376733.